

C- Une spiritualité sans Dieu

Un ouvrage de qualité va nous guider : « L'esprit de l'athéisme » d'**André Comte-Sponville** (Introduction à une spiritualité sans Dieu) et un article de **Jacques Lacarrière** « Multiplier nos sens ».

J'en commencerai en rappelant le sens de cette notion de spiritualité dont nous avons déjà dégagé le fondement à partir de cette dualité apparente corps/esprit. Si la spiritualité religieuse s'intéresse à l'« Esprit » faisant référence à un Esprit transcendant. Toutefois si l'on exclut le sens d'une croyance, la spiritualité est une notion philosophique qui se définit comme cet étonnement de l'esprit humain qui découvre en lui que « nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels » comme le dit Spinoza. Ainsi Comte-Sponville la définit comme « la prise en compte de tous les possibles de l'esprit ». Ce qui semble caractériser cette spiritualité viendrait non de la pensée et encore moins d'une réflexion, mais d'une certaine expérience sensible que nous pouvons faire en certaines occasions rares, mais possibles (ce que nous avons pensé précédemment comme ce « plus haut que soi »)

Comte-Sponville prend l'exemple de notre immersion dans la nature qui peut se produire en quelques occasions, au cours d'une randonnée dans un superbe paysage de montagne, en forêt ou sur un fleuve. Il écrit ceci : « Plus de mots, plus de manque, plus d'attente : pure présent de la présence... plus d'ego, plus de séparation, plus de représentation : rien que la présentation silencieuse du tout. Plus de jugements de valeur : rien que le réel. Pas de foi. Pas d'espérance. Pas de promesse. Il n'y avait que la beauté du tout... La mort ? Ce n'était rien. La vie ? Ce n'était que cette palpitation en moi de l'être ».

J'ai à peu près vécu la même expérience sur ma barque glissant lentement sur la Loire (à La Possonnière) au lever du soleil... Il me semble que le sentiment vécu tient en cette opposition extrême entre l'infinité de cette nature et notre être fini (comme nous l'expérimentons également en contemplant un soir d'été, le ciel étoilé). Dans cette expérience, l'intellect est mis hors circuit. Nous sommes une pure présence au monde, ici et maintenant. Je cite Comte-Sponville, « Nous sommes des êtres finis ouverts sur l'infini, des êtres éphémères ouverts sur l'éternité, des êtres relatifs ouverts sur l'absolu. La spiritualité consiste à expérimenter cette ouverture ».

Je pense également à **Rousseau** dans ses « Rêveries d'un promeneur solitaire »

« Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image : mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui sans aucun concours actif de mon âme ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans effort. »

Rousseau, Rêveries du promeneur solitaire, Cinquième Promenade.

Sans vouloir revenir sur ce que nous avons dit sur le sens de cette spiritualité en commençant par l'opposition corps/esprit, je retiendrai cette définition : la spiritualité c'est la vie de l'esprit, c'est-à-dire cette puissance de penser qui est en nous ; qui ne penserait pas sans un cerveau. Cependant celui-ci n'aurait pas d'existence objective sans un esprit qui le pense. Cette puissance de penser est seule capable de vérité. En effet, si la vie se rapporte au réel, la vie spirituelle se rapporte au vrai. En cela le spirituel c'est aussi du philosophique, mais sans la réflexion, avec seulement de l'étonnement et dans cette épreuve le spirituel est seul capable d'universelle, seul capable d'exigence morale, seul capable de faire des choix. L'esprit ce n'est pas un organe, c'est une puissance d'agir et de penser. « L'esprit n'est pas une hypothèse » disait Alain, car il n'y a d'hypothèse que par et pour un esprit.

Il est vrai que la spiritualité a aussi le sens de notre ouverture à l'infini, à l'absolu, à l'éternité. Ce sont en effet des notions métaphysiques qui peuvent être pensées, mais que la spiritualité elle seule peut éprouver, expérimenter. Cet exemple d'une contemplation du ciel étoilé et ce regard intérieur vers l'infini qui nous effraie comme le dit Pascal, c'est l'exercice de cette spiritualité qui est en œuvre.

Certes il y a une spiritualité religieuse, mais toute spiritualité n'est pas religieuse. On peut de ce fait être un physicien comme Einstein et s'étonner de l'ordre du monde et y voir quelque chose qui dépasse la seule connaissance abstraite de la science :

« La plus belle chose que nous puissions éprouver, c'est le côté mystérieux de la vie. C'est le sentiment profond qui se trouve au berceau de l'art et de la science véritables. Celui qui ne peut plus éprouver ni étonnement ni surprise est pour ainsi dire mort ; ses yeux sont éteints. L'impression du mystérieux, même mêlée de crainte, a créé aussi la religion. Savoir qu'il existe quelque chose qui nous est impénétrable, connaître les manifestations de l'entendement le plus profond et de la beauté la plus éclatante, qui ne sont accessibles à notre raison que dans leurs formes les plus primitives, cette connaissance et ce sentiment, voilà ce qui constitue la vraie dévotion en ce sens, et seulement en ce sens, je compte parmi les hommes les plus profondément religieux ».

Einstein ne croyait ni en Dieu ni en l'immortalité de l'âme, ni au paradis ou à l'enfer, mais il pensait que la seule raison ne peut tout dévoiler et ce n'est que par cette spiritualité que l'on peut entrevoir la beauté du monde et son ordre magnifique. Il le dit explicitement : « S'il y a quelque chose en moi que l'on puisse appeler "religieux" ce serait alors mon admiration sans bornes pour les structures de l'univers pour autant que notre science puisse le révéler ».

« Je crois au Dieu de Spinoza, qui se révèle dans l'ordre harmonieux de ce qui existe, et non en un dieu qui se préoccupe du sort et des actions des êtres humains." Ou bien encore : "Je ne peux pas imaginer un Dieu qui récompense et punit l'objet de sa création. Je ne peux pas me figurer un Dieu qui réglerait sa volonté sur l'expérience de la mienne. Je ne veux pas et je ne peux pas concevoir un être qui survivrait à la mort de son corps. Si de pareilles idées se développent en un esprit, je le juge faible, craintif et stupidement égoïste."

C'est la nature qui est étonnement et point un quelconque

suraturel. Notre étonnement saisit non pas que l'absolu soit Dieu, mais qu'il existe comme ce grand Tout des anciens, ou la Nature de Spinoza. Certes l'esprit n'est pas la cause de la nature, mais à l'inverse l'esprit est le résultat de cette nature ce qui est en soi admirable et la spiritualité en découle.

Nous voyons bien comment cette spiritualité n'est en rien religieuse, ne suppose ni sacré ni suraturel, car comme le dit Comte-Sponville, « Nous sommes au monde, et du monde : l'esprit fait partie de la nature ». En somme la spiritualité est à rechercher non dans une quelconque transcendance, mais dans l'immanence que l'on appelle l'univers. Nous sommes dans l'univers, nous faisons partie du Tout ou de la nature. Voilà notre expérience familière et spirituelle à la fois. C'est en ce sens que l'on peut comprendre la pensée de Freud pour définir cette appartenance au grand Tout : le « sentiment océanique ».

Cette spiritualité invite l'homme à se dépasser dans la générosité, la contemplation et la vérité. En somme ce qui est recherché dans la spiritualité c'est « ce plus haut que soi », même s'il ne s'appelle plus Dieu ou la Nation ou la Révolution. On peut rechercher cette spiritualité dans des spiritualités constituées, mais aussi dans cet appel à l'autre, du côté de cette solidarité compassionnelle. Nous sommes peut-être émancipés de l'emprise de la religion, cependant il y a une spiritualité sans dieu, cette transcendance dans l'immanence comme la définit Comte-Sponville, en prenant l'exemple de l'expérience mystique de fusion dans la nature. C'est peut être aussi ce manque de nature qui caractérise l'homme qui lui fait s'ouvrir comme le dit Claude Lefort, c'est à travers cette ouverture vers la nature ou vers l'autre que nous faisons l'expérience de notre humanité.

C'est aussi dans ce sens de cette ouverture vers la nature

que l'on peut comprendre ce qu'est la méditation. Dans un article extrait de « l'art de méditer et d'agir », **Jacques Lacarrière** écrit ceci : ce qui « différencie la méditation des autres formes de rencontre avec soi-même, telle que l'introspection ou l'auto-analyse, c'est qu'elle est parfois un isolement, jamais une isolation, elle doit rendre poreux au monde et à autrui au lieu d'étendre autour de soi un écran de mutisme et d'enfermement (...) Non ce n'est pas une voie intellectuelle, elle ne peut donc abolir le sensible en nous. Je dirais au contraire qu'elle peut nous rendre hypersensible au caché, à l'invisible, à l'inaudible. Multiplier nos sens et par là notre fraternité au monde. Bien méditer, c'est se sentir, à un certain moment (et si faible que soit la durée de ce sentiment), contemporain du grand silence qui précéda notre naissance ».

Pour poursuivre et approfondir cette définition de la méditation, j'ajoute les idées suivantes de **Marie-Madeleine DAVY**, « Ouverture sur la méditation » in « l'art de méditer et d'agir »

« La méditation permet d'accéder à une nouveauté de vie dans laquelle l'allégresse prend sa place. Note de joie qu'on ne saurait mésestimer.

La méditation n'est pas l'objet d'un dire, d'un discours, d'un enseignement, elle devient expérience. La méditation n'a de sens que dans la mesure où elle passe dans l'existence et l'anime. La méditation engendre un état de dépassement de la finitude humaine. Révélatrice de l'image divine, dont tout homme est porteur, elle en décèle à la fois la dissimilitude et la ressemblance. Voie orientée vers une vie nouvelle, elle en détermine ses mutations. Recevant le « souffle de vie », elle permet de prendre conscience d'un ailleurs en s'orientant vers lui, en tant que facteur permanent arrachant aux distractions et

aux pensée vaines ; le méditant s'approche de l'unité, en unifiant le dedans et le dehors, l'intelligible au sensible, il œuvre pour l'unification des différentes aventures humaines orientées vers la libération ».

Cette idée de joie et de libération, refusant l'ascèse et la privation des désirs, mais en repoussant les pensées vaines (les désirs vains et les passions) n'est pas sans faire penser à l'Éthique de Spinoza. Pour Spinoza, l'essence de l'homme est le Désir. Libéré de toute transcendance, de toute fantasmagorie et de tout moralisme ascétique, l'homme libre reconnaît dans le Désir un "effort pour persévérer dans l'être", un dynamisme, une "puissance d'exister". *Quand cette puissance est affirmée naît la joie : elle est accroissement de notre être et donc accomplissement du Désir en ses diverses expressions, les "affects"*. La voie qui y conduit passe par la critique des obstacles intérieurs et extérieurs, c'est-à-dire de toutes les formes de la "servitude" : passions (désirs passifs et non pas désirs en tant que tels), "superstition religieuse", imagination, autoritarisme politique.